

originale qui indique un tempérament faisait défaut et rien encore ne laissait prévoir ce qu'il serait un jour. On accorda cependant quelque attention à un *Saint Jean* qui figura au Salon de 1850. Après son stage à la villa Médicis, retourna-t-il bientôt ensuite en Italie pour d'autres études, nous l'ignorons, mais ce ne fut que deux ou trois ans plus tard qu'il donna l'œuvre capitale résumant les enseignements acquis, les impressions reçues au contact des chefs-d'œuvre de la Renaissance. Je veux parler de la *Mort de Moïse*, qui fit son apparition au Salon de 1852 en compagnie d'une *Velléda*. Il y avait dans cette composition la révélation d'un maître : largeur de style, beauté et hardiesse de lignes, caractère imposant, telles étaient les qualités qui distinguaient cette toile que l'Etat n'eût pas dû laisser échapper. L'attention du public, dès lors, fut fixée sur le peintre.

Quant à sa prophétesse germaine, le type en était distingué, trop peut-être ; il eût demandé un peu plus de force et d'énergie, ainsi que l'imagination se représente cette fille des Bructères ; des teintes peu nourries contribuaient encore à faire paraître le sujet anémié. Cabanel a eu cela de commun avec la plupart des grands techniques, d'être peu coloriste ; ordinairement là où le coloris domine le dessin fait défaut et réciproquement. Il est rare qu'un peintre réunisse les deux qualités au même degré de perfection. Cependant si cela est vrai pour une œuvre de création, il n'en est plus tout à fait de même lorsqu'il s'agit d'un portrait et de femme surtout ; pour l'arrangement des couleurs, l'artiste n'est plus guidé par son propre sentiment, mais très souvent par les goûts symphoniques du modèle à peindre, principalement s'il s'agit d'une femme du monde. C'est ainsi qu'au Salon de l'année suivante notre artiste envoya un portrait de femme qui fut généralement admiré et sans restriction ; le charme de la palette s'unissait à la finesse de l'exécution et à la vivacité de l'expression.

En 1855, la France, malgré les préoccupations de la guerre, réalisait la deuxième Exposition universelle. L'Angleterre peut revendiquer l'honneur d'avoir, la première, mis à exécution semblable idée ; mais du fait que la France associa aux merveilles de l'industrie mondiale les productions d'élite de l'art international, l'Exposition de Paris laissa certainement une impression beaucoup plus profonde que celle de Londres. C'était un élément nouveau, d'une action puissante sur les sentiments. Sans se connaître suffi-